

LA SAINT ÉPEIGNÂTE

Dans l'ancienne rue du moulin, s'élevait, plus exactement s'enfonçait une vieille et étroite maison. Par un escalier plongeant de sept ou huit marches, on accédait à l'unique pièce, profonde comme une cave et prenant jour par une fenêtre au niveau de la rue. Les seuls rayons du soleil couchant en éclairaient le fond et durant la majeure partie de la journée régnait l'ombre.

C'est dans ce trou que vivaient le père Quat' et ses soeurs: Toinette, l'aînée et Pétronille, couturière de son état. Toutes deux étaient petites, fripées comme des reinettes grises et jaunâtres à force de vivre dans cette demi-obscurité.

On ne leur donnait point d'âge. Elles étaient sûrement nées vieilles. De la rue, on les devinait trottinant dans la pièce comme deux souris dont elles avaient la voix pointue.

Dès l'aube, les souris s'activaient: Toinette aux soins d'un pauvre ménage et Pétronille à sa machine à coudre. Au ras de la fenêtre aux vitres glauques trônait sur une estrade de bois une antique machine. La couturière cueillait là le peu de lumière indispensable à son travail de piqûre. Toute la journée, Pétronille pédalait, pédalait. Je me demandais comment un être aussi chétif et minuscule pouvait recéler autant d'énergie.

Elle rapportait sur les fonds de culotte des gosses du bas du quartier, le quartier pauvre, des pièces de drap pour en masquer l'usure. Et elle piquait, piquait. Sa spécialité était la fabrication des chaussons, des patins comme on disait. Elle découpait semelles et empeignes dans des capotes de soldat ou des couvre-pieds abandonnés dans les cantonnements au cours des années de guerre.

Durant quatre années, soldats au repos derrière le front et Américains avaient animé le village. La matière première bleu-horizon et kaki ne manquait pas. La paix revenue, elle vêtait les civils.

Le père Quat'-on ne le connaissait que sous ce nom-avait la démarche bizarre d'un automate boîteux: trois petits pas rapides et saccadés, un temps d'arrêt, celui d'un soupir, puis deux autres pas, un tantinet traînants. Au

village, on moque volontiers les disgrâces physiques. N'y voyez aucune méchanceté, aucun mépris. Non. Mais un travers atavique peut être du à l'acidité du vin gris de nos côtes. Cette sorte de claudication l'avait affligé d'un sobriquet: quatre et trois...font sept! Quatre et trois...font sept! Notre voisin, pour tout le monde, était devenu le père Quat'. Qui l'avait baptisé? Allez donc savoir.

De rares travaux de nettoyage pour le compte de la commune, de menus services monnayés chichement laissaient tomber quelque argent dans son escarcelle. De ses clientes, Pétronille recevait une pièce par-ci, une pièce par-là. Un bien maigre budget pour trois personnes. C'est dire que souvent il n'y avait pas grand Yèke dans la marmite, que ce n'était pas tous les jours rôti-bouilli.

Parfois, pourtant, l'ordinaire s'améliorait. Un voisin apportait un lapin atteint d'un début de gros ventre. Quelque tige de mercuriale -on disait la foireuse- s'était égarée dans la provende. Et plutôt que de trouver la bête étendue le lendemain dans sa cage, d'une diarrhée mortelle, on l'offrait au père Quat'. On avait conscience d'avoir fait acte de charité, d'une charité qui ne coûtait rien puisque de toute façon l'animal était perdu.

Ce jour là, l'humeur était bonne, la Singer ronflait comme une toupie: c'était plutôt exceptionnel. La majeure partie de l'an, on ne mangeait pas à sa faim.

Aussi, le soir venu, lorsque, profitant des derniers rayons d'un soleil d'été, le père Quat' venait s'asseoir sur notre banc, je l'entendais maugréer: "Aujd'heu, ç'ato inco lé Saint Epeignâte!" (Aujourd'hui, c'atait encore la Saint Epeignâte!). Et il le disait si souvent!

J'étais bien étonné d'entendre qu'un saint soit autant honoré, bien qu'il ne figurât pas au calendrier. Jalousie de ses confrères du paradis? Qui donc d'autre aurait obtenu l'éviction d'un si grand saint? Tel était mon sentiment bien qu'il m'était difficile d'admettre autant de bassesse de la part de personnages aussi admirables.

Mes dix ans n'avaient pas sonné que j'avais fait connaissance avec Epeignâte. D'âge très avancé, la tante Philomène, la femme du cordonnier, avait l'habitude d'inviter, une fois l'an, ma grand-mère qui était sa nièce.

C'était au début de l'été. Invariablement figurait au menu un plat de fèves sur lequel s'étalait le dernier morceau de lard dépendu de la cheminée pour la circonstance. Vous savez, celui dont la couenne est racornie et dont le gras, presque orangé, indique qu'il est rance à souhait! Sans doute pour hâter sa fin, la vieille tante m'invita à partager ses agapes.

Plus tellement valide, ni très voyante et entendante, la tante, malgré ses infirmités, ne parut guère à table. Elle bassotait dans la cuisine, craignant dans le foyer de son fourneau flamand avec son tisonnier, remuant ses casse-

roles, tout en se parlant à elle-même comme font les gens vivant seuls. Cependant que grand-mère et moi nous efforcions de manger par menus morceaux le lard rance enrobé de mie de pain pour en atténuer l'écoeuvante saveur.

Les haricots étaient assaisonnés d'une multitude de grains noirs, d'un ingrédient inconnu que, méfiant par nature, je rassemblais sur le bord de l'assiette.

- Mange! me disait ma grand-mère; ç'na ri, c'name que des baouattes! (ce n'est rien, ce ne sont que des charançons!).

Tous les haricots abritaient ces insectes noirs que la cuisson avait libérés de leur habitat. La tante Philomène représenta le plat. Poliment, je déclinai l'offre.

- Il n'a pas tellement d'appétit en ce moment, disait grand-mère. Sans doute la chaleur.

- Il faut manger, mo pia, si tu veux grandir, rétorquait la tante.

Je n'avais pas la conviction que des charançons puissent hâter ma croissance. Elle n'insista pas.

La grande Mélanie, la voisine, avait pourvu au dessert: une assiettée de magnifiques bigarreaux qui firent oublier le lard et les baouattes. Philomène ramassa les queues. Mélanie, un peu râpiate, avait demandé qu'on les lui retournât pour ses tisanes d'hiver. Les reins paresseux de son homme, le petit Constant, avaient besoin de ce stimulant.

Après les remerciements d'usage et une embrassade sur les joues piquantes de la tante, nous prîmes le chemin de la maison par la ruelle du Vergeron. En prenant "les derrières", on évitait le village, les femmes à l'affût derrière les rideaux épiaient tout ce qui se passait dans la rue. Avaient-elles besoin de savoir que nous venions de festoyer chez la tante, toutes ces commères, toutes ces cancattes?

- Aujd'heu, ç'ato la Saint Epeignâte! conclut la grand-mère qui cuisinait et appréciait les plats délicats et dont l'appétit m'avait toujours émerveillé.

La même remarque que le père Quat'. Longtemps le nom du saint trotta dans ma cervelle d'enfant.

Devenu grand, je voulus connaître celui qui présidait aux brouets spartiates, celui qui fut honoré dans les années des restriction et des tickets d'alimentation.

Je m'en ouvris à l'abbé Perrin, l'Emile comme l'appelaient irrévérencieusement les gamins, sans malice aucune. Agriculteur, apiculteur, vigneron, éleveur et distillateur, le bon prêtre était aussi curé et théologien. Tout de suite, il m'assura qu'Epeignâte lui était inconnu. Toutefois, par acquit de conscience, il ouvrit sa monumentale armoire bibliothèque. Sur le seul angle libre, de volumineux ouvrages plein-cuir furent déposés.

Le capharnaüm qu'était la pièce ne nous permit pas de nous asseoir et c'est debout que nous épluchâmes le Martyrologe. Epeignâte n'était point martyr, nous en fûmes heureux pour lui. On se rabattit sur deux énormes tomes de la "Vie des saints". Peine perdue! Ni martyr, ni thaumaturge, Epeignâte. Saint Epeignâte était sans nul doute un humble deuxième classe, un pousse-caillo des saintes cohortes, un matricule béatifié des légions célestes, indigne de figurer au Gotha divin.

Ainsi restai-je sur ma faim, désespérant d'arriver à éclaircir le mystère. Et puis un jour vint la lumière. Le hasard! Les archives départementales détiennent des trésors insoupçonnés. Etudiant les relations entretenues entre l'abbaye de Clairlieu et le village, il me tomba sous les yeux un vieux livre de comptes de la communauté cistercienne. Le frère économe y avait noté le séjour de quelques ermites du voisinage venus sans doute faire retraite parmi les moines de l'an de grâce 15... Moisis et jaunis, les feuillets ne purent fournir la précision espérée.

- ...frère Euloge, ermite à la Belle Fontaine, paroisse de Champigneulles;

- ...frère Epeignâte, ermite aux Aulnes, Maron, paroisse de Chaligny;...

Enfin, je l'avais trouvé mon "saint". Son existence était prouvée. Il avait vécu ici, dans ce canton de terre des Aulnes, jouxtant la forêt, au pied de la Hazotte, ce chemin qui mène à Villers. Là est le berceau du village qui, au fil des siècles glissa dans le vallon, vers la rivière et prit sa forme en croix. Déjà au XVI^e siècle, il était à mi-pente et son église se dressait au centre de l'actuel cimetière. D'une mesure abandonnée à l'orée du bois, Epeignâte fit son ermitage.

Ici le vieil anachorète trouva solitude, eau d'une source vive, et dans la proche forêt, de quoi vivre frugalement: baies, fruits et graines sauvages, champignons à longueur d'année et le bois à profusion pour alimenter son âtre. Dieu et quelques âmes charitables pourvoiaient au reste. Les journées s'écoulaient en prières et méditations. Combien de temps vécut-il en ce lieu? Rien ne le dit.

Respecté de tous, il mourut aux Aulnes. Et, dans ces temps de foi vive, la vox populi, du religieux fit un saint: le saint honoré au repas des pauvres, au temps des vaches maigres. Honoré aujourd'hui encore dans certaines maisons où les cordons de la bourse se dénouent difficilement, où les maitresses de foyer sont quelque peu avaricieuses. C'est du moins ce que prétendent les mauvaises langues du pays. Ainsi, après plus de quatre siècles, Epeignâte est toujours parmi nous le seul saint dont on célèbre la mémoire. Les autres vénérés autrefois, sont tombés en désuétude.

Saint Vincent, qui de temps immémoriaux protégea vignobles et vigneron, disparut au siècle commençant, victime

du phylloxera. Sainte Barbe, protectrice des mineurs et des carriers de la Castine, avait si mauvaise mine qu'elle "défunta" il y a une dizaine d'années.

Et, par une froide journée d'hiver, les paroissiens stupéfaits découvrirent sur le parvis de l'église, une escouade de saintes et de saints grelottant sous la bise: le grand Archange, Jeanne d'Arc et quelques autres.

Un curé iconoclaste les avait bannis du saint lieu. Mais ceci est une autre histoire...

Léon BERNARD

Monsieur Léon BERNARD, directeur d'école honoraire à Chaligny est l'auteur de la nouvelle récompensée par le **Prix Moselly 1979**. Cette nouvelle, "La saint Epeignâte", 30ème Prix Moselly a été désignée par le jury, qui statue sur des textes dont l'anonymat est scrupuleusement respecté, au second tour par 15 voix sur 16 votants.

18 nouvelles avaient été retenues pour concourir sur 34 envoyées.

Si vous désirez participer à ce prix récompensant "**l'auteur de la meilleure nouvelle ou du meilleur conte d'inspiration lorraine**" adressez tout courrier à:

Monsieur Pierre GOUDOT
Secrétaire du Prix Moselly
27, rue Germain Charrier
54300 LUNEVILLE
Tél.: (8) 373 48 48